

Du 3 au 9 janvier 1998 N° 2503

# Télérama

Mercredi 31 décembre 1997 / Hebdomadaire / 65 FB / 2.70 FS / 62 FL / 24 MAD / ISSN 0040-2699

T 2773 - 2503 - 10,00 F



CPPAP N°57.287

Pour poser les vraies questions



**Entretien** Dans son atelier des bords de l'Aube, le peintre poursuit une œuvre exigeante. En marge des courants, mais au cœur du monde.

C'est un petit village niché dans les vallons du nord de la Bourgogne et qu'une température hivernale à la rudesse continentale préserve du tourisme et des résidences secondaires. L'Aube le longe, gorgée d'une eau sombre s'échappant souvent de son lit pour inonder les terres voisines. Un petit bras détourné, creusé en canal, animait autrefois une turbine alimentant une fonderie artisanale ; puis la fonderie devint une menuiserie, et la menuiserie l'atelier du peintre. Un toit à double arête et quelques pièces rouillées adossées aux murs de bois sombre – roue dentelée, moyeux, etc. –

un grand format inachevé fait face aux tableaux récents : deux sur le mur opposé et trois supportés par de grands chevalets, disposés de telle sorte qu'ils dessinent dans l'atelier un arc de cercle au centre duquel se trouve le bureau du peintre, un enchevêtrement de tables qu'un capharnaüm d'objets divers encombre. Là, assis dans un fauteuil défraîchi dont le cuir noir, le haut dossier et l'axe pivotant témoignent d'une destination originelle directoriale, Paul Rebeyrolle allume une Gauloise sans filtre, rapproche de lui une vieille boîte de maquereaux au vin blanc utilisée comme cendrier et tripote machinalement son briquet.

« Pourquoi le thème de Bacchus... », répète-t-il.

Son regard bleu, d'abord inquiet, s'attendrit. Il observe autour de lui les derniers tableaux représentant ce dieu nu, au visage tourmenté, expressionniste, mangeant une grappe de raisin ou buvant devant une table recouverte de carafes, de verres et de fruits. Il allume une nouvelle ciga-

# “Je peins ce que je vois”

rappellent le passé ouvrier de la construction. La turbine, qui continua longtemps après la fermeture de la fabrique à produire du courant électrique, ne fonctionne plus, mais la petite cascade artificielle qui l'entraînait trouve aujourd'hui, par l'incessant clapotement de l'Aube, une utilité décorative et apaisante.

Une belle lumière, à la fois latérale et zénithale, baigne une pièce immense où l'on retrouve le fouillis habituel du peintre : châssis contre les murs lambrissés, pots par terre, poubelles remplies d'objets mystérieux, boîtes de pigments sur des tables maculées, bidons de colle, grappes de pinces, papiers, outils et matériaux divers répartis çà et là selon un désordre étudié. Sur un mur,

rette tandis que l'ancienne se consume dans la boîte de maquereaux.

« Parce qu'il faut du plaisir et de la vie dans ce monde qui tend de plus en plus à étouffer les gens. »

Paul Rebeyrolle ressemble au Père Noël. La nicotine au-dessus de ses lèvres colore d'ocre jaune une barbe blanche et broussailleuse. Sa grande bonté, au fil des ans, s'est imprimée sur un visage qu'enlumine la douceur du sourire ; elle vient contredire une réputation d'artiste peu commode que son engagement politique lui a forgée. « Je peins les êtres avec leurs souffrances », dit-il. Il se lève et, d'une démarche claudicante, va au fond de l'atelier retourner un ancien tableau sur lequel trois lézards montent, menaçants, vers une tête de mort. « J'ai fait celui-là en pensant au monde de la finance », dit-il encore. A 71 ans, sa révolte est intacte.

**PAUL REBEYROLLE** : Je n'ai jamais aimé les choses imposées. Mes parents, instituteurs dans le Limousin, rêvaient que je sois médecin ou pharmacien, mais je ne cessais de dessiner et, à 18 ans, je suis monté à Paris pour être peintre. La Libéra- ►



Dessin pour la couverture de Télérama (1997).

tion fut durant quelques années une période extraordinaire de liberté. On pensait que tout était possible. Mais là encore je ne suis pas entré aux Beaux-Arts. J'ai vaguement suivi quelques cours à la Grande Chaumière et je me suis formé tout seul.

**TELERAMA :** Dans le Limousin, sous l'Occupation, que saviez-vous de la peinture ?

**P.R. :** Pratiquement rien. J'avais vu deux ou trois livres chez un libraire de Limoges – dont un sur Edouard Pignon – et surtout les émaux que l'on fabriquait dans la région. En arrivant à Paris, j'ai découvert Picasso, et ça a été le choc ! Puis Soutine, dont l'œuvre m'a beaucoup marqué. Ma culture s'est faite d'abord à travers l'art moderne, que j'ai fini par connaître très bien. En revanche, je ne savais rien de la peinture classique puisque le Louvre n'a rouvert qu'en 1949. Et là, ce fut un véritable bouleversement. Je me souviens qu'on l'ouvrit par tranches : les primitifs italiens, puis six mois plus tard les baroques, puis... etc. On allait d'enthousiasme en enthousiasme. En même temps, ça remettait profondément en cause ma peinture.



**Panthéon (1991),** peinture sur toile, 410 x 210 cm.

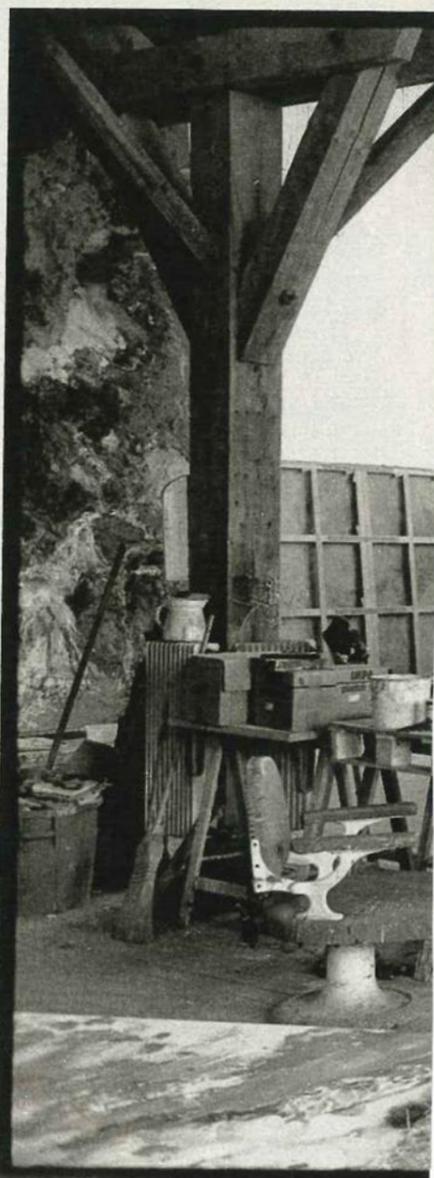
**TRA :** Ça ne vous a pas découragé ?  
**P.R. :** Bien au contraire ! Lorsque l'on voit Manet on adore Manet. Mais lorsqu'on découvre ensuite Vélasquez, on se dit qu'il y a là beaucoup plus de possibilités de peindre que ne le laissait supposer Manet. C'est une formidable ouverture !

**TRA :** Vous les avez copiés ?

**P.R. :** Non, j'ai expérimenté leur peinture dans ma peinture. Et puis j'ai eu envie d'en savoir plus et j'ai voyagé en Italie et en Espagne. Ce qui m'impressionnait le plus, c'était l'ambition de ces grands peintres : essayer de faire une œuvre qui mêle la nature, les hommes et les choses, alors que la plupart de mes contemporains appauvrissaient leur sujet et ne s'intéressaient qu'à une partie de la peinture. J'ai repris, comme Picasso, Bacon ou Léger, cette ambition à mon compte.

Les Bacchus nous observent. De leurs gueules difformes sourd une joie intense. Ils ripaillent, picolent, rigolent. Leur sexe est posé sur la table, près des fruits, des verres et des carafes composant des natures mortes splendides violemment colorées. Une sorte de crin noir collé sous les aisselles et au bas de l'abdomen fait office de poils. On peut aussi voir sur les tableaux du papier, de la toile de jute ou des bouts de tissu. Quelques touches de blanc offrent aux verres un effet de transparence d'un classicisme étonnant dans cette orgie de matières.

Un pré d'herbe grasse sépare l'atelier de la maison – une longue bâtisse basse, sans étage, ressemblant aux fermes de la Mayenne ou de la Sarthe. Quatre portes s'ouvrent sur le pré ; la première mène à la salle à manger, une pièce rustique chauffée par une grande cheminée et décorée d'un tableau à la pâte épaisse et terreuse. Papou, la femme de Paul Rebeyrolle, s'affaire. La conversation tourne autour des engagements politiques passés, de l'espoir que suscita Cuba en son temps, du désenchantement que provoqua le communisme soviétique « lorsqu'on s'aperçut, dit-il, qu'il n'était qu'un avatar du capitalisme », de l'enthousiasme né de Mai 68. De ces périodes subsistent des séries de tableaux, les *Oppositions* ou les *Guérilleros*, et quelques désillusions. La période actuelle ne le réjouit guère. L'hypocrisie et la vénalité, comme une chape de plomb, la recouvrent et grignent cette liberté au peintre si chère. D'un mouvement de tête, Papou approuve. Une même révolte les accompagne ; une même générosité les anime ; une même tendresse les unit.



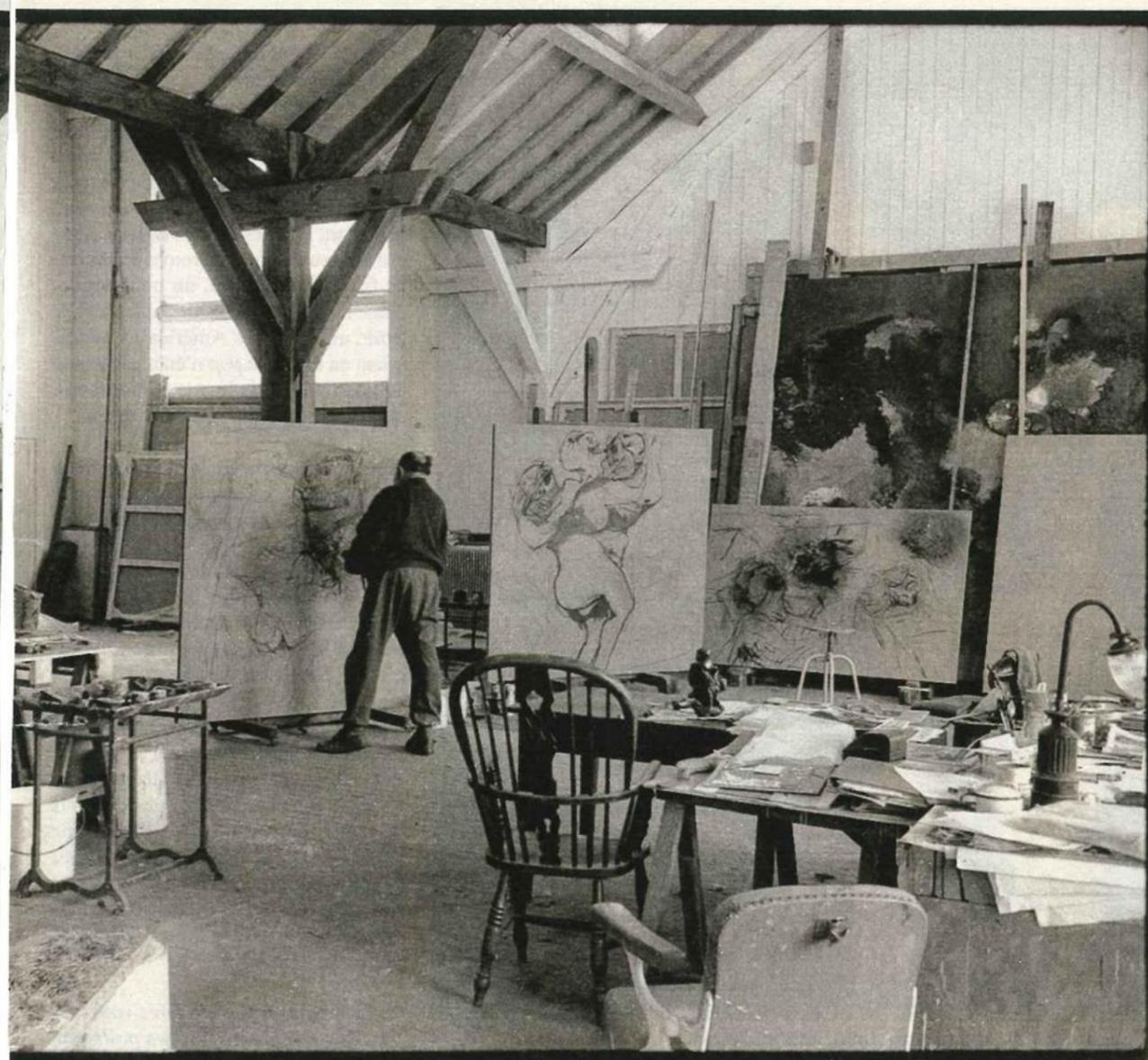
© BENOÎT

**Rebeyrolle dans son antre, une ancienne**

**TRA :** Vous pensez que votre peinture peut changer le monde ?

**P.R. :** Malheureusement non. Mais elle peut faire bouger quelques êtres. Je sais, par les témoignages que j'ai reçus, qu'elle a déclenché chez certaines personnes bouleversées des prises de conscience. La peinture est d'abord une approche sensible : la couleur, la matière, les formes ; puis vient ensuite la réflexion. C'est un acte physique que l'on doit ressentir d'abord physiquement.

La lumière rasante et franche du soleil de décembre éclaire le pré et l'atelier de bois sombre, transformant l'endroit en une parcelle de paysage scandinave. Un pont franchit le petit canal près de la turbine et mène, au-delà de l'atelier, à une autre maison peinte en rose, haute de deux étages. Elle renferme quelques tableaux du peintre, parmi les-



**fonderie transformée en menuiserie puis en atelier d'artiste, où bruisse toujours l'incessant clapotement de la rivière.**

quels, occupant tout un mur, trône un immense paysage espagnol de 1978 – sans doute l'une des plus belles œuvres contemporaines qui soient.

Il représente une falaise rocailleuse où coule un torrent d'eau vive. Une

en est fluide, renforçant le contraste avec la puissance de la roche sur laquelle, près du torrent, fleurissent quelques taches jaunes. Dans le coin inférieur gauche du tableau, l'eau calme de la rivière verdit et l'on peut distin-

**TRA :** Vous traitez l'eau, comme le verre des Bacchus, avec un grand classicisme, alors que le tableau, par ses matières, apparaît extrêmement contemporain et même précurseur de ceux de peintres comme Barceló ou Kiefer. Pourtant, on vous considère toujours comme un artiste engagé.

**P.R. :** J'abandonne de temps en temps les séries politiques pour des paysages ou, en ce moment, les Bacchus, histoire de vérifier, bien que je le sache, qu'il n'y a pas que le thème. Ici, j'ai mélangé les genres : une matière très très épaisse et une peinture fluide. Or les peintres, aujourd'hui, pensent qu'il ne peuvent pas mélanger les techniques et se restreignent. J'ai exposé ce tableau au Grand Palais en 1979, et malgré ce que vous m'en dites, je n'ai jamais pu le vendre. Vous savez, j'habite ici depuis dix-sept ans et jamais aucun conservateur n'est venu dans mon atelier. ▶

**“J'utilise les objets comme des couleurs, ils font partie de ma palette. Seule la bourre à matelas peut rendre le pelage d'un chien.”**

matière très épaisse, dense, mélange de colle, de pigments, de terres et de paille, dessine un relief escarpé où apparaissent les traces vertes de la végétation, parfois franches et profondes, parfois diffuses comme un lichen. Entre les pierres, l'eau bleue du torrent sinue et, devenue grise au premier plan, tombe en cascade dans une sombre rivière. Quelques touches violentes de blanc la rendent écumante. La matière

guer par transparence les pierres que le peintre a représentées par des volumes et qui, malgré cela, suscitent l'idée de l'immersion.

**P.R. :** J'ai fait, malgré sa taille, ce tableau très vite, jusqu'à ce que j'arrive à ce coin d'eau calme, qui m'a donné beaucoup de mal. Parce que je ne voulais pas faire un tableau ou un paysage, je voulais peindre l'eau et la roche.



La Vitrine (1994), peinture sur toile, 230 x 170 cm.

J'en finis même par en tirer une certaine gloire. Connaissent-ils vraiment la peinture ? Lorsque je vois comment ils ont rénové la salle des Rubens au Louvre, j'en doute. Ils sont souvent obnubilés par les noms ou les courants. Mais ce qui compte, ce sont les œuvres ! Tous les tableaux de Vélasquez ne sont pas géniaux – c'est d'ailleurs là un mystère –, et vous remarquerez que les tableaux qui se vendent le plus cher, de Picasso ou de Van Gogh, sont toujours les plus mauvais.

La nuit est tombée. Les néons de l'atelier diffusent leur lumière blafarde sur les Bacchus insolents. Paul Rebeyrolle allume sa énième cigarette et sourit comme un gamin timide. Le silence

s'installe, et peu à peu la peinture se révèle. Sur le mur du fond, un Bacchus sombre, la tête penchée sur son torse, à peine perceptible, évoque un saint Sébastien et sa douce douleur. Sur un autre tableau, le fond, quelques coups de peinture beige hâtivement posés et laissant apparaître la toile brute, affirme une présence jusqu'alors insoupçonnable. « C'est le fond d'un tableau qui décide de la réussite ou de l'échec, dit-il. Celui-ci permet au personnage de respirer : l'air autour circule. »

**TRA :** Mais le thème de Bacchus n'est-il pas aussi un prétexte à peindre des natures mortes ?

**P.R. :** Non, je ne peins pas de natures mortes. Je suis un naturaliste, je peins ce que je vois : un objet est un objet, et je dois le replacer dans la vie quotidienne. Une nature morte ne représente qu'une partie d'une peinture. L'art a beaucoup souffert, surtout depuis Cézanne, de ce saucissonnage.

**TRA :** Vous éprouvez donc peu de sympathie pour les mouvements modernes et contemporains ?

**P.R. :** Ça dépend. J'ai aimé le côté révolutionnaire de l'abstraction, qui nous a offert quelques beaux tableaux, ceux de Rothko en particulier. Mais c'est un mouvement qui s'achève. J'ai aussi aimé le pop art, pour les mêmes raisons. Malgré des œuvres que je trouve mineures, ce fut une ouverture, un bouleversement, mais aussi un feu de paille. A New York, en 1963, les Américains me disaient en riant que *pop* n'était pas le pop de populaire mais le pop de pop-corn. Ils avaient malheureusement raison.

**TRA :** Mais vous vous êtes toujours tenu éloigné des mouvements. On vous présente même comme un peintre atypique.

**P.R. :** Je suis allergique aux mouvements ; seule ma peinture m'intéresse. Je fais ce que je dois faire, c'est tout. Sur ce tableau, par exemple, je voulais peindre le vin et on sent bien le vin, c'est vraiment du vin, non ?

**TRA :** La peinture vous procure-t-elle toujours ce même plaisir ?

**P.R. :** Toujours. Une fois le thème choisi, après avoir griffonné sur des bouts de papier de petits gribouillis qui me servent à équilibrer les masses, à bâtir la composition, j'entre dans mon atelier avec une idée assez précise du tableau et j'éprouve alors l'immense plaisir de peindre.

**TRA :** Mais pourquoi préférez-vous coller ce crin représentant des poils plutôt que de les peindre ?

**P.R. :** Delacroix disait que seul l'ocre jaune pouvait rendre le pelage d'un léopard. Je pourrais vous dire que seule la bourre à matelas peut rendre le pelage d'un chien. J'utilise les objets comme des couleurs, ils font partie de ma palette. Ainsi, un bout de grillage peut devenir la peau d'un lézard. Les nouveaux produits, les colles, nous autorisent cette liberté-là.

**TRA :** Liberté : vous prononcez souvent ce mot.

**P.R. :** Pour moi, la peinture est l'expression d'une liberté. Mais, en même temps, je ne pense pas que l'on puisse faire vraiment de la peinture si on ne s'intéresse pas à la terre, au ciel, aux choses, aux gens, à leur souffrance et à leur vie de tous les jours ●

Propos recueillis par **Olivier CENA**  
**Exposition permanente** des œuvres du peintre à l'Espace Paul Rebeyrolle, à Eymoutiers (Haute-Vienne). Tél. : 05-55-69-58-88.